

Un enterrement pas banal

Le cercueil de François Lequiller, écrivain régional, reposait au pied de l'autel. Dans l'église, il y avait foule. Élisabeth, son épouse, tout en noir, était au premier rang en compagnie de Xavier et Barbara, leurs deux enfants. Sur la même rangée, son gendre et sa belle-fille encadraient ses quatre petits-enfants. Derrière, les proches et les nombreux amis de Ferville-en-Cotentin se mettaient respectueusement en place. La cérémonie allait commencer. Soudain, une légère rumeur monta du fond de l'église. On se retourna. Un groupe étrange, hétéroclite et bigarré, était en train de remonter la nef. Une très jolie jeune femme blonde, aux cheveux courts et en mini-jupe rouge vif, marchait résolument en tête. Derrière elle, un vieil homme, manchot d'un bras et habillé d'un costume élimé d'une mode oubliée, progressait en boitillant et en s'aidant d'une canne. Puis venait une autre jeune femme, probablement étrangère avec sa peau tannée et son caraco exotique à figures géométriques blanches et noires. Elle s'avancait fièrement au bras d'un grand jeune homme, habillé d'un bleu de travail, coiffé en brosse et à l'allure très déterminée. Derrière eux, un personnage baroque, comme déguisé en habit du XVIII^{ème} siècle, remontait noblement l'allée centrale en faisant battre son sabre sur ses cuissardes. À ses talons, trottaient un gamin d'environ dix ans, souriant, mignon et blond comme les blés. Contraste saisissant, il donnait la main à un gendarme au ventre rebondi, moustachu et barbu, en grand uniforme. Enfin, venait un poilu de la Grande Guerre avec son fusil Lebel en bandoulière. Qui étaient-ils ? Tout le monde se le demandait.

Le prêtre, un Africain, donna le signal de départ de la cérémonie. L'orgue joua le premier mouvement du requiem de Mozart. C'était le souhait du mort. La cérémonie s'ensuivit et se déroula normalement. Ce n'était pas une messe, le mort n'étant pas pratiquant, mais une bénédiction. De temps en temps, Elisabeth, Xavier et Barbara se murmuraient quelques paroles à l'oreille. Au moment opportun, le prêtre appela les témoins à donner l'éloge du mort. Xavier commença, suivi par Barbara. Tous les deux jetèrent, avant de déclamer, un regard interrogatif sur l'étrange groupe qui s'était glissé au dernier rang. Qui étaient ces gens ? Se seraient-ils trompés de cérémonie ?

Ce fut alors le tour des petits enfants qui récitèrent chacun un vœu poignant. Thalya, l'ainée, eut les larmes aux yeux et eu du mal à terminer son texte. Dans le public, on était remué jusqu'aux tripes et les prunelles s'humidifiaient. L'émotion était à son comble. Heureusement, la cérémonie allait sur sa fin. L'orgue joua l'air de la *Liste de Schindler* pendant que les fidèles faisaient le tour du cercueil pour le bénir avec le goupillon. Ce fut le tour des membres de l'étrange groupe. Chacun de ces inconnus officia révérencieusement, l'un après l'autre, le

regard baissé, très recueilli. Le prêtre déclama la bénédiction finale et la famille quitta les premiers rangs et descendit la nef en jetant un sourire crispé aux personnes de connaissance. Les rangs se vidèrent les uns après les autres derrière eux.

Dehors, sur la petite place de l'église de Ferville, il faisait beau. De petits groupes se formèrent spontanément en attendant la sortie du cercueil et les conversations s'engagèrent. Élisabeth était très entourée. Soudain, on se tut. Les employés des pompes funèbres étaient apparus sur le porche de l'église, le cercueil sur les épaules. Silencieusement, on leur laissa un passage vers le break noir dont le hayon arrière était grand ouvert. Le cercueil fut glissé à l'intérieur et le hayon fut refermé avec un « clac » qui résonna. Le maître de cérémonie grimpa les marches de l'église :

– Mesdames et Messieurs, la voiture qui contient la dépouille de Monsieur Lequiller va maintenant partir. La cérémonie au cimetière ne se déroulera que dans une heure. La famille souhaite profiter de ce délai pour échanger avec ceux qui le veulent, ici même.

Le corbillard quitta la place sous les regards émus de tous. Puis, comme par enchantement, la vie reprit le dessus. On se parla. C'était l'occasion de revoir quelqu'un qu'on n'avait pas vu depuis longtemps. Une queue se forma pour saluer Élisabeth. Xavier et Barbara échangèrent avec leurs nombreux cousins. Mais, soudain, le mystérieux groupe s'avança vers eux. La jolie et sexy jeune femme en mini-jupe rouge semblait en être la porte-parole car elle se posta résolument devant les deux quadragénaires :

– Permettez-moi de me présenter..., murmura-t-elle en tendant la main à Xavier.

– Bien sûr, répondit ce dernier, intrigué tout en étant admiratif.

– Je m'appelle Isabelle Colas et je suis inspectrice de police.

Barbara qui n'avait rien perdu de ces phrases fronça les sourcils. Cela lui disait quelque chose, mais quoi ? La jeune femme fit un pas de côté pour laisser la place au vieil homme manchot en costume démodé.

– Moi, je suis Augustin Marie, banquier et ingénieur aéronautique. J'admire beaucoup votre père.

Il se dandina en s'aidant de sa canne avant d'ajouter :

– À voir vos regards étonnés, je crois que vous vous demandez qui nous sommes...

Le visage de Xavier affichait en effet sa perplexité :

– Oui, sans vouloir vous vexer...

– Je vais vous surprendre mais nous sommes, en quelque sorte, vos demi-frères et demi-sœurs.

– Correction ! l’interrompit net le gendarme, avant d’ajouter : non pas demi-frère ou demi-sœur, mais frère et sœur puis que votre mère a aussi présidé à notre création.

Xavier et Barbara se regardèrent, ahuris. Qu’est-ce que c’était que cette histoire ? Le vieux continua, imperturbable :

– Il n’a pas tort ! Vous, vous êtes les enfants en chair et en os de François et Élisabeth Lequiller. Nous, nous sommes leurs enfants... comment dire... virtuels... Ils vous ont créés... en vrai, tandis qu’ils nous ont créés... en faux...

Soudain Barbara, les yeux écarquillés, commença à deviner l’inconcevable :

– Vous voulez dire que vous êtes les personnages...

– De ses romans, en effet ! s’exclama, avec un grand sourire, l’inspectrice de police.

– Mais...

– Cela ne nous empêche pas, vous pouvez en être assuré, d’être aussi peïnés que vous. Permettez-moi de vous embrasser.

Barbara, sidérée, se laissa faire. La jeune femme embrassa ensuite Xavier. Le couple de la femme à la peau rouge et de son compagnon si « français de souche » s’avança :

– Je m’appelle Amaïké, dit la femme, et je suis d’origine indienne, de la tribu des Mapuches. Permettez-moi de partager avec vous ma profonde tristesse devant la perte de votre père.

Le beau gars à la coiffure en brosse qui l’accompagnait ajouta, d’un ton ferme :

– Quant à moi, je suis Karl Marie, ingénieur à l’Arsenal de Cherbourg. Votre père était aussi le nôtre et nous le pleurons chaudement !

L’officier au sabre rutilant fit claquer ses talons devant les deux enfants du mort, de plus en plus ébahis :

– Perrin de Meurteaux, commissaire de la République à Coutances. Oui, c’est une grande perte pour nous tous et, je dirai même, pour tout le Cotentin !

Ce fut au tour du gamin aux cheveux blonds de faire un pas en avant, mais, visiblement, il était trop bouleversé pour parler et il fondit sur place. Le gros gendarme, qui semblait le chaperonner, le poussa en avant et, tout en posant la paume de sa grande main sur les cheveux ébouriffés du petit, dit :

– Excusez-le, il est trop ému. Ça se comprend. François Lequiller était plus que son père. En fait, c’était tout lui. Il s’appelle aussi François, d’ailleurs.

Barbara ne put plus se retenir :

– Et vous, vous êtes le gendarme qui parle latin ?

Le pandore à la barbe et la moustache gauloises s’esclaffa :

– Eh oui ! Vous ne vous trompez pas. Vous avez lu son avant dernier livre, alors ! S’il m’entend, ce dont je suis certain, je lui dis de tout mon cœur *Requiescat in pace*.

Barbara n’avait pas lu l’avant dernier livre de son père. Elle l’avait simplement entendu en parler. Pour fuir le regard de ces étonnants admirateurs, elle fixa son frère et lui fit signe qu’elle voulait lui parler confidentiellement :

– Qu’est-ce qu’on fait ?

– Je ne comprends pas qui sont ces gens.

– Ce sont les héros des romans de Papa.

– N’importe quoi !

– Peut-être, mais ils sont là ! Qu’est-ce qu’on leur dit ?

– On ne va pas leur dire de venir au cimetière, on aurait l’air de quoi ? Et puis Maman ne serait pas contente. Elle voulait le moins de monde possible.

– Bon, je vais me débrouiller.

Barbara se retourna et parcourut de son regard le groupe qui lui faisait face, souriant et compatissant. Elle allait s’exprimer quand le soldat de la Grande Guerre prit la parole :

– Chère Madame, nous tenions à être présents pour saluer notre créateur mais nous ne voulons pas nous imposer. Nous allons nous retirer.

– Mais...

– Ne vous en faites pas pour nous. Pour tout vous avouer, nous ne nous connaissons que peu entre nous puisque nous avons vécu des histoires très différentes. J’ai repéré un bistrot pas loin où nous pourrions échanger. Et puis, avant de nous séparer, nous irons nous incliner une dernière fois sur la tombe de François. Mais seuls, quand tout le monde sera parti.

– Vous êtes sûrs ?

– Absolument, Madame.

Le poilu fixa ses étranges congénères et ordonna, d’un ton autoritaire :

– Chers amis, il est temps pour nous de donner congé. Suivez-moi.

Il tourna les talons. Le groupe le suivit comme un seul homme. Moïra, la fille de Xavier, qui avait suivi cet échange surréaliste, demanda naïvement :

– Papa, je n’ai rien compris. C’est qui, des cousins ?

Xavier haussa les épaules :

– Je n’ai rien compris non plus. Laisse tomber. Allons retrouver ta grand-mère.

Le patron du bistrot avait cantonné la curieuse troupe au premier étage de son établissement. Comme ça, ils ne dérageraient pas les clients normaux. Le groupe ne demandait que cela et était ravi d’être réuni autour d’une grande table. La plupart avait commandé un demi de bière, sauf le gamin qui avait hérité d’un Coca Cola. Très vite, ils racontèrent chacun leur vie. À chaque fois, cela se terminait par des applaudissements nourris mais il y en avait toujours un qui s’exclamait quelque chose dans le genre de :

– Ah oui, c’est pas mal ! Il était vraiment bon notre auteur ! Laissez-moi maintenant vous raconter la mienne. Elle est encore mieux !

Quand il eurent fait tout le tour de la table, un des convives laissa tomber d’un ton morne :

– C’est vraiment dommage qu’il soit mort !

Et à ce moment, le gamin aux cheveux blonds eut cette répartie extraordinaire :

– Oui, surtout que lui, il nous a rendu immortels !

Il y eut un silence gêné autour de la table.

– Que veux-tu dire ? interrogea l’ingénieur de l’Arsenal de Cherbourg.

– Ben nous, on est dans des livres, pas dans la vie réelle. On ne peut donc pas mourir...

Ils se regardèrent tous. Il n’avait pas complètement tort, le petit. L’ingénieur voulut néanmoins avoir le dernier mot :

– C’est très orgueilleux, mon petit, de dire que nous ne disparaîtrons pas. Les livres, ça se jette à la poubelle !

– Surtout qu’il n’en a pas vendu tant que ça ! fit doctement le gendarme.

– Parlez pour vous, collègue ! l’interrompit l’inspectrice de police, d’un ton outré.

– Oh, ne montez pas sur vos grands chevaux pour quelques centaines de plus que moi, répondit le gendarme.

– Non, pas des centaines, des milliers.

– Bouclez-là ! C’est facile, vous êtes dans trois livres, alors que moi je suis dans un seul.

– *Si vis pacem, para bellum* ! ricana l’officier au sabre.

– Le vieux aussi, il est dans trois livres, mais ils se vendaient si mal que l’éditeur en a fait un coffret vendu moins cher ! continua l’officier, rigolard.

– Qu’est-ce qu’il a dit ? demanda le vieux qui n’entendait pas bien.

Il y eut des gloussements. On sentit que la situation pouvait dégénérer. L’indienne prit la parole, solennelle comme une chamane :

– Du calme, chers frères et sœurs. Il n’a pas tort le petit. Parce que même si on sera vite oubliés, on peut imaginer que, dans cent ans ou même deux cents ans, quelqu’un retrouvera un de nos livres au fond d’une malle, dans un grenier plein de toiles d’araignées. Et cette personne l’ouvrira et, soudain, l’un de nous ressuscitera !

Il y eut un grand silence autour de la table. Peut-être que chacun visualisait cette scène merveilleuse. Le poilu mit les pieds dans le plat :

– Vous avez raison Madame. Mais la question est : lequel d’entre nous ?

La question resta sans réponse. On se leva. On paya et on se quitta.